



La couleur des jours
1201 Genève
022 738 82 60
www.lacouleurdesjours.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir
Tirage: 7'500
Parution: 4x/année

N° de thème: 840.6
N° d'abonnement: 1090991
Page: 11
Surface: 193'089 mm²

Récits des derniers jours

OLEG PAVLOV

A la compagnie, on livrait les journaux comme les pommes de terre: pour un mois, pour deux mois ou même plus, de quoi tenir dans la steppe jusqu'au printemps. Pas la peine de dépenser le carburant pour rien, et puis ça leur ferait les pieds. On leur livrait ceux de l'année précédente, pris dans la bibliothèque en perdition du régiment où on avait pu piller les collections. Ils avaient beau être tout déchirés, ils parlaient de choses grandes et importantes qui s'étaient produites il y a longtemps et sans que les soldats le sachent, alors ces journaux leur tiraient parfois une larme. Apprenant si tard, si brutalement tous les grands événements du monde, les soldats se mettaient à foutre leur vie en l'air, elle était déjà foutue de toute façon. Ils buvaient de la vodka pendant le service et ronflaient, fumaient à en asphyxier la caserne, salissaient par terre. Mais même au milieu de toute cette foire on les entendait remâcher ce qu'ils avaient lu, ils ne voulaient pas l'oublier. Mot après mot, le ton montait, car chacun se faisait son idée, et si tout à coup un événement plus important et plus grand sortait du lot sans qu'un commentaire politique l'explique comme il faut, c'était la bagarre.

Le capitaine Khabarov n'attendait rien de la vie. S'il rejoignait le cercle des lecteurs, c'était pour déverser en douce sa vieille nostalgie personnelle dans le regret commun (ou présumé tel) de ne rien savoir de la situation internationale. Le capitaine ne regardait même pas les journaux. Ces nouvelles venues d'ailleurs, des connaissances à lui (les veinards qui occupaient de bons

postes à Karaganda, au régiment) les lui avaient annoncées par téléphone en leur temps. Ils étaient poussés sans doute par un vieux sentiment d'estime, mais même alors Khabarov n'écoutait pas leurs aboiements lointains, ça l'ennuyait.

Ivan Iakovlevitch Khabarov ne s'était retrouvé dans l'armée ni par calcul, ni par contrainte, même si sa volonté n'y avait pas été pour grand-chose. Il avait été appelé, comme tout le monde. Khabarov avait été bien noté, et tout naturellement promu adjudant. Et pour devenir adjudant, il faut être quelqu'un de consciencieux, travailleur, capable de tout supporter, qui en plus ne pense pas à soi, ne boit pas, ne vole pas dans la marmite commune ou dans la poche largement ouverte de l'Etat. A la fin de son service obligatoire, on avait demandé à Khabarov de rester comme adjudant. Les collègues à la caserne le tannaient: «Pourquoi tu resterais pas encore un peu? On se marrerait bien ensemble!» Et les chefs passaient la pommade: «Reste donc, Ivan, c'est ici ta vraie place, et dans le civil, qu'est-ce qui t'attend?! T'as rien d'un civil, merde!»

En Khabarov la silhouette de travailleur, ses traits grossiers et frustes trahissaient le militaire plus sûrement que la raideur de piquet acquise à l'exercice par les hommes de troupe. Khabarov était un homme râblé, trapu, il ressemblait à un solide sac de pommes de terre. Mais ses traits de soldat le privaient de visage, on ne pouvait le comparer qu'au million de ses semblables parmi lesquels tout individu disparaît de lui-même. La vie dans une telle masse ne connaît ni flux, ni reflux avec les années. Ici le temps n'apporte aucun changement aisé et rapide, alors on vit sans lui, en se



La couleur des jours
1201 Genève
022 738 82 60
www.lacouleurdesjours.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir
Tirage: 7'500
Parution: 4x/année

N° de thème: 840.6
N° d'abonnement: 1090991
Page: 11
Surface: 193'089 mm²

disant simplement que tout vient à son heure. A quoi ça rime, tout ça, on le saura dans des siècles. Et celui qui a vécu et qui est mort – il n'en saura rien. Les parents de Khabarov étaient des gens simples et ils lui avaient donné un nom des plus simples. Il était d'intelligence moyenne, ne pouvait compter sur aucun héritage et c'est pour cela qu'il resta englué dans la masse d'où il était sorti. En vérité, son destin était de s'y fondre. Ivan Khabarov resta dans l'armée – pour la ration, et pour la solde qui ne permettait pas de faire des folies. Quoi qu'il arrive, Khabarov pensait: «Rien à faire, il faut tenir le coup.» Et il pensait aussi, quoi qu'il arrive: «Ma vie n'est pas encore finie.»

C'est ce qu'il pensait encore maintenant qu'il finissait sa carrière avec des épaulettes poussiéreuses de capitaine, dans une des obscures compagnies de gardes pénitentiaires de Karaganda, après avoir traîné ses bottes de camp en camp, de la Petchora jusqu'au Zaravchan, plus longtemps qu'un truand invétéré – et sans y gagner plus que lui.

Dans la steppe, l'endroit où servait le capitaine Ivan Iakovlevitch Khabarov s'appelait Karabas. Ce sont les Kazakhs qui lui avaient donné ce nom. Transposé depuis leur langue, cela donne quelque chose comme «Tête noire». On ne voyait plus actuellement de Kazakhs près de Karabas. Ils peuplaient les kolkhozes éloignés, élevaient des moutons. Les habitants des steppes faisaient parfois un tour à la colonie pénitentiaire, curieux de voir le camp et espérant s'enrichir en récupérant quelques bouts de ferraille. Quand on leur demandait pourquoi on avait donné à l'endroit un nom si peu engageant, les Kazakhs regardaient autour d'eux, roulaient des yeux et avouaient qu'eux-mêmes ne savaient pas où leurs ancêtres avaient pu repérer du noir, ni d'où sortait la tête qu'ils avaient cru voir dans le paysage flou et plat de la

steppe. Les collines, qui fumaient au loin et enveloppaient les lieux d'une légère vapeur grise, n'étaient en rien comparables à des têtes, et même leurs crêtes rocheuses, noires par temps humide, ressemblaient plutôt à des souches. Par contre, de l'espace, il y en avait. Nulle végétation, nul labour, nulle rivière n'encombraient ni ne limitait la steppe. Mais si des gens s'étaient établis ici, ce n'était pas pour l'espace. Ceux qui avaient construit la prison, le camp, avaient choisi l'endroit comme si, dépités, ils avaient craché en l'air et puis s'étaient mis à vivre à l'endroit où le crachat était tombé.

Karabas était divisé en deux parties dont la plus minable était la compagnie de gardes pénitentiaires; l'autre, qui voguait sur la steppe comme une péniche, était le camp. Lors de leur construction la compagnie et le camp étaient mélangés, mais avec les années leur aspect extérieur s'était plusieurs fois distordu, on bâtissait beaucoup mais c'était du provisoire, vite fait, mal fait.

La colonie n'avait jamais connu de magasins, de bâtiments officiels, de maisons ni d'église. Rien que de tristes baraques qui ressemblaient à un chenil, et d'ailleurs on entendait tout autour les aboiements mauvais des bergers allemands. Des sentiers tracés par le piétinement des bottes s'étiraient jusqu'aux baraques, si étroits qu'on aurait dit que les gens marchaient au bord d'un précipice et avaient peur de tomber. Ces sentiers menaient à des impasses, s'arrêtant là où commençaient les zones «fermées» et toutes les autres interdictions. La voie ferrée étroite et la grand-route permettaient d'accéder librement à Karabas; elles s'interrompaient loin derrière les collines. Une autre façon de sortir du camp était, à l'écart, un cimetière où l'hosto enterrait les zeks hors d'usage. A cet endroit, de temps en temps, on creusait un nouveau trou. A bien compter, c'était tout



La couleur des jours
1201 Genève
022 738 82 60
www.lacouleurdesjours.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir
Tirage: 7'500
Parution: 4x/année

N° de thème: 840.6
N° d'abonnement: 1090991
Page: 11
Surface: 193'089 mm²

pour les moyens de communication, les entrées et les sorties. A dire vrai, à Karabas, il n'y avait que les poux qui circulaient librement, ils se promenaient à leur guise des soldats aux *zeks*, et retour. Les poux se rendaient visite, mangeaient et buvaient, se reproduisaient au centuple. Et les gens souffraient de démangeaisons, écrasait la vermine triomphante qui les rapprochait plus que s'ils étaient nés de la même mère.

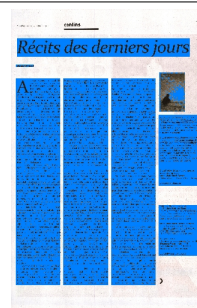
En dehors de la gent animale, Karabas était peuplé de soldats, de *zeks*, d'artisans libres et de surveillants. Les *zeks* et les soldats y étaient pour des années, les uns faisant leur temps d'armée, les autres purgeant leur peine. Le reste de la population prenait régulièrement le train en direction d'Ougolpouknt (c'était le nom de la petite ville) pour se distraire. Dans le camp on avait installé une petite fabrique de bottes, toutes de forme identique et pesant trois livres – on trouvait ces bottes dans tous les camps. L'autre occupation du camp était l'éternelle surveillance, les éternels tours de garde. Les jours ordinaires sentaient le chou aigre, ils se traînaient, lents, lourds, et s'accumulaient, comme venus du fond des âges.

Les militaires vivaient de leur solde et de leur ration. La paye n'avait pas été augmentée depuis une dizaine d'années, mais n'avait pas diminué non plus. On murmurait, c'est vrai, que pour un service comme celui-ci on devrait bien la relever un jour. Avec l'arrière-pensée qu'on leur volait une partie de leur paye, les hommes ne se foulaient pas, ils ne voulaient pas se faire avoir. Et leurs chefs étaient contents de pouvoir déclarer à tout propos qu'ils faisaient mal leur service et ne méritaient pas leur paye. Ça en restait là. En ce qui concerne la ration, on était obligé de la diminuer en été pour mettre un petit quelque chose de côté pour l'hiver; même en automne on ne mangeait pas à sa faim, on faisait des provi-

sions. Et ces provisions-là, quand janvier arrivait, elles n'auraient pas nourri un moineau, et on ne comprenait plus pourquoi on s'était rationné tout ce temps. Ce qu'on

recevait du régiment, impossible de savoir s'il y avait le poids. Là-bas ils disent qu'ils respectent les normes – oui, mais quelles normes? Ils comptent en poids sur pied, comme s'ils ne comprenaient pas que la viande se tasse, diminue à la cuisson, ou se perd tout simplement. Comme corps gras, ils donnent de la graisse de boeuf, pour qu'on en fasse du saindoux sur place. Mais cette graisse-là, c'est comme de l'eau, ça ne rassasie pas et c'est à vomir. Au lieu de pommes – des fruits secs. Au lieu de thé, ils refilent une espèce de caramel, du goudron de thé. Où qu'on se tourne, on est brimés, pressés comme des citrons. On travaille mal, on survit comme on peut; mais si une fois on bouffe à sa faim, c'est justement à ce moment-là qu'on perd toute envie de vivre. Allez comprendre.

Le capitaine ne se laissait jamais aller à se plaindre de son sort. Se plaindre, c'est chercher des coupables, se défilier, et il en était incapable. Quand il s'était retrouvé à la compagnie de gardes pénitentiaires, il avait vite compris que là, il n'y avait aucune vraie activité militaire. Ce qu'il y avait, c'était le même mal pour tous, le même boulet à tirer – haler la péniche du camp avec ses passagers, jusqu'à la nausée. C'est pour cela qu'Ivan Iakovlevitch n'aimait pas les autorités du camp, n'avait aucun respect pour les «tribunaux volants» qui forcent une foule de badauds à se rassembler dans la salle des fêtes et condamnent un type, même coupable, devant tout le monde. Parce que c'est un malheur, et, comme pour un enterrement, ne doivent y assister que les parents et les proches, ceux qu'il aime; un homme seul ne doit pas être exhibé comme ça sous les crachats.



La couleur des jours
1201 Genève
022 738 82 60
www.lacouleurdesjours.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir
Tirage: 7'500
Parution: 4x/année

N° de thème: 840.6
N° d'abonnement: 1090991
Page: 11
Surface: 193'089 mm²

Khabarov traînait son boulet sans alléger ni son sort ni celui des *zeks* ou des soldats. Chacun faisait son temps, mais là où on aurait pu au moins mourir seul, on vivait entassés, tenus debout par la presse qui ne permettait pas même à un mort de tomber.

En hiver, par contre, un silence ensommeillé pesait sur la colonie, et une blancheur un peu sale, reposante, plongeait Karabas dans l'hibernation. Pendant cette longue période on se rappelait que la vie a besoin de chaleur, et c'était la chaleur du poêle qui l'entretenait. Le capitaine s'engourdisait dans tout ce chaud qui cicatrissait aussi ses nombreuses blessures.

Maintenant qu'on a brossé le tableau de la colonie dans toute son ampleur et atteint une certaine hauteur, on doit pouvoir plonger au plus profond – et alors, on ne peut que tomber tout droit dans la cour de la caserne, sur l'éternel ivrogne Ilia Peregoud – un homme tellement énorme que même sans viser c'est toujours lui qu'on touche.

(...)

Extrait de *Conte militaire*,
traduit du russe par Anne-Marie Tatsis-Botton

Oleg Pavlov, *Récits des derniers jours*

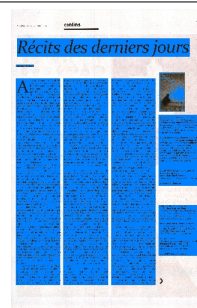
© Editions Noir sur Blanc, 2012

Les stands de tir ressemblaient à une petite ville piétonne pour enfants, avec des chemins asphaltés et des marquages qui pouvaient faire penser qu'on y étudiait le code de la route. Chacun des sites était aménagé différemment, séparément, comme sur un parcours sportif, et ils étaient eux aussi reliés par des chemins asphaltés.

On était fasciné par l'intelligence, la méticulosité de tout ce qui était organisé ici sur ce paysage martien et mort, comme on peut être fasciné par un sentiment d'horreur. En l'absence de tout être humain on n'arrivait pas à croire que c'étaient des hommes qui avaient créé tout cela ; on avait l'illusion qu'ici les gens avaient été consciencieuse-

ment anéantis par quelque intelligence surnaturelle, capable non seulement de les détruire mais de n'en laisser aucune trace en y imposant son ordre mortifère. Et on avait l'impression que s'il y avait une vie ici, elle était dans le sable, que cette poudre sableuse était les cendres d'un être vivant. Sur le polygone, seul le sable traversait l'asphalte en coulées serpentantes : on les voyait ramper dès qu'un petit vent soufflait de la steppe. Alors on sentait, jusqu'au frisson, que tout autour des allées grouillaient et vibraient les grains de sable, la terre sans limite et vivante. Mais petit à petit Kholmogorov s'habitua à considérer tout cela comme un domaine à entretenir ; Abdoulka lui apprenait à s'en occuper sans ménager sa peine. Les jours ordinaires, il devait balayer les allées du champ de tir et faire une ronde sur tous les sites. La veille des exercices, il fallait vérifier les mécanismes et veiller à leur bon fonctionnement. Et le jour où les tireurs envahissaient les lieux, Aliocha, à la sueur de son front, rampait dans les tranchées techniques pour aller secouer ce qui s'était coincé : les trois mannequins d'acier rouillés (une cible en pied, une couchée et un buste) ne pouvaient pas se passer de lui. Avec lui, les mannequins d'acier se levaient des tranchées comme les morts de leurs tombeaux ; et même, si c'était nécessaire, ils bougeaient sur leurs charnières. En temps et lieu, pour faire peur, des fusées éclataient et il y avait des explosions.

Plongé dans ce monde factice et éfrayant, Kholmogorov avait par moments l'impression d'être un fantôme. Et fantôme il était : seul Abdoulla, le sourd, connaissait ici son existence. Sur la ligne de feu les soldats ne soupçonnaient pas sa présence : ils ne se doutaient pas que sous les mannequins qu'ils mitraillaient tant et plus il y avait, caché, un être humain vivant. Abdoulka lui faisait enfiler un gilet pare-balles, lui enfonçait un casque sur la tête et l'envoyait en



La couleur des jours
1201 Genève
022 738 82 60
www.lacouleurdesjours.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir
Tirage: 7'500
Parution: 4x/année

N° de thème: 840.6
N° d'abonnement: 1090991
Page: 11
Surface: 193'089 mm²

soupirant dans l'enfer qui se préparait. Quand retentissaient les premiers tirs sur les cibles, le cœur d'Aliocha s'arrêtait de battre. Il entendait ce que les tireurs, à un kilomètre de là, ne percevaient pas: il entendait les balles frapper les mannequins, il les entendait s'écraser et tomber sous eux comme de la crotte, résonner et siffler. Il les entendait hurler quand les projectiles arrivaient par rafales, et il en était assourdi. Son âme s'immergeait dans cette musique infernale, tremblait dans le vide de ses entrailles, renaissait et se figeait d'effroi quand la chaîne, en se bloquant, provoquait tout à coup un vrombissement électrique.

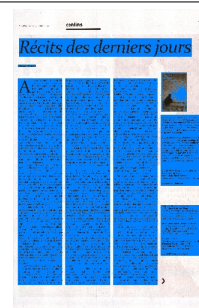
Parfois la machine se grippait ou la chaîne n'était pas assez tendue pour remonter le mannequin abattu par un tir réussi, alors Aliocha devait ramper jusqu'à son copain de métal et le faire bouger à la force de ses bras. La fusillade cessait en attendant que les cibles se relèvent. On aurait dit qu'Aliocha connaissait depuis sa naissance le silence qui, loin d'être un silence de mort, signifiait pour les tireurs la possibilité de se détendre et de faire une pause. Ce silence dépendait de lui seul, c'était lui qui accordait ces minutes-là. Mais, pendant qu'il travaillait, ses mains continuaient à tressauter comme sous l'effet d'un courant électrique et son corps se tordait douloureusement à chaque mouvement: c'était bizarrement en ces instants, dans ce silence, qu'il était envahi par la peur de mourir. La ligne de feu était muette – les gens de l'autre côté ne voyaient rien de vivant tout au bout du champ de tir: et quand les mannequins se montraient de nouveau, silencieusement, comme sortant de terre, cela les prenait toujours par surprise et leur fouettait le sang. C'étaient des cibles, elles restaient impassibles sous la fusillade, mais les soldats se troublaient soudain, pris d'une petite panique, et celui dont c'était le tour de tirer se figeait. Pour Aliocha, c'était différent.

Comme une flèche, avec la célérité d'un cafard, il fuyait à quatre pattes dans la tranchée et se réfugiait dans son trou.

Il y avait aussi des exercices nocturnes, quand, dans l'obscurité, le tir à la cible ressemblait à une chasse. Le rayon du projecteur errait sur les mannequins métalliques, les sortant de l'ombre, et ils barbotaient comme dans un chaudron bouillant, se jetaient de côté et d'autre. L'air jaunâtre ou sanglant de la nuit était déchiré par les balles traçantes, les salves chauffées à blanc des kalachnikovs. Aliocha restait trois ou quatre heures sans pouvoir sortir de sa tranchée. C'était comme si toute la meute le traquait, lui tirait dessus pour le tuer – et n'y arrivait pas.

Mais après les exercices le polygone s'enfonçait sans retour dans la solitude et l'hibernation. Les vents craintifs revenaient comme des oiseaux et recouvraient la steppe d'une couche cendreuse, uniforme. Aliocha ramassait les douilles tirées (c'était du métal non ferreux qui était sûrement refondu pour faire d'autres munitions) et, comme un animal, il se réhabitua au silence. Il errait des journées entières dans la steppe, il avait l'impression d'être de plain-pied avec le ciel. Il se couchait sur le sol – il restait couché le plus possible. Puis il se levait, se forçait à aller se promener, à marcher tant qu'il pouvait. Pour passer le temps, il se faisait la cuisine: tantôt il mettait à cuire de la semoule qu'il mangeait avec de la viande en boîte, tantôt il mettait davantage d'eau et ça lui faisait une bonne soupe.

N'ayant plus la force de s'obliger à penser à quelque chose, à se battre contre chaque minute passée seul à seul avec lui-même sans personne à qui parler, Aliocha s'enivrait facilement et rapidement de rêveries, et alors il errait dans la steppe comme un somnambule. Le plus souvent, dans ses rêves, il accomplissait des hauts faits, toujours au prix de sa vie. Il rêvait aussi d'être



La couleur des jours
1201 Genève
022 738 82 60
www.lacouleurdesjours.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir
Tirage: 7'500
Parution: 4x/année

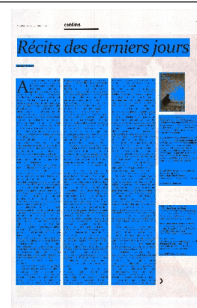
N° de thème: 840.6
N° d'abonnement: 1090991
Page: 11
Surface: 193'089 mm²

utile à quelqu'un, de le sauver. Ou alors il s'imaginait être à la guerre, au combat, où il mourait en sauvant ses camarades – et il rêvait d'eux aussi. Il se perdait parfois un jour ou deux dans ses songes, il oubliait de manger, comme s'il sacrifiait sa portion en faveur de quelqu'un – et il n'avait pas faim. Il sentait en lui une lumière, une paix, et Abdoulla lui-même s'effaçait de sa mémoire; il ne supportait plus la nourriture, comme si elle lui rappelait la vie. (...)

Extrait de *Le Banquet du neuvième jour*, traduit du russe par Anne-Marie Tatsis-Botton

Oleg Pavlov, *Récits des derniers jours*
© Editions Noir sur Blanc, 2012

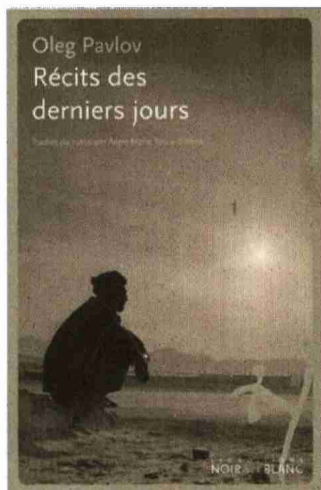




La couleur des jours
1201 Genève
022 738 82 60
www.lacouleurdesjours.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines spéc. et de loisir
Tirage: 7'500
Parution: 4x/année

N° de thème: 840.6
N° d'abonnement: 1090991
Page: 11
Surface: 193'089 mm²



Les *Récits des derniers jours*, ce sont trois courts romans – *Conte militaire* (1994), *L'Affaire Matiouchine* (1997), *Le Banquet du neuvième jour* (2002) –, jusqu'alors inédits en français, qui nous plongent au cœur de l'armée russe, aux confins d'un empire dévasté.

Oleg Pavlov y décrit l'univers des soldats envoyés dans les régions reculées d'Asie centrale, là où coexistent les militaires et les détenus, qui ne se distinguent plus vraiment les uns des autres. L'auteur, qui a fait son service militaire comme gardien dans les tristement célèbres camps de Karaganda, a obtenu en 2012 le prix Soljenitsyne pour l'ensemble de son œuvre.

Oleg Pavlov, *Récits des derniers jours*, traduit du russe par Anne-Marie Tatis-Botton, Editions Noir sur Blanc, 2012, 554 pages

www.noirsurblanc.eu

Pour leur 25^e anniversaire, les Editions Noir sur Blanc sont l'invité d'honneur du Livre sur les quais, du 7 au 9 septembre 2012 à Morges. Présence de nombreux auteurs pour divers débats et signatures.

Anne-Marie Tatis-Botton participe à une discussion sur la traduction: «*Trahis, traduits?*», samedi 8 septembre à 16 h 30, avec également Mikhaïl Chichkiné et Nicolas Véron.

A signaler aussi: «*Coruscants voyageurs de Noir sur Blanc*», dimanche 9 septembre à 15 h avec John Vaillant, Jil Silberstein, Mariusz Wilk et Vera Michalski.

www.livresurlesquais.ch